

A close-up portrait of a black panther with striking yellow eyes, set against a blurred green background. The panther's face is the central focus, with its intense gaze directed at the viewer. The lighting highlights the texture of its fur and the sharpness of its features.

ININI

Roman
Richard Martinez

Richard Martinez

ININI

© Richard Martinez, 2026

ISBN numérique : 979-10-405-9965-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Guyane Française, un 08 juillet, vers dix heures du matin, Carbet¹ Gendarmerie du village de Maripasoula, fleuve Maroni.

Le journal France-Antilles ouvert en grand devant lui, le gendarme, bouleversé, dévorait l'article relatant la rencontre Cayenne - Fort-de-France en secouant la tête.

— On devait gagner ! C'était dans la poche !

Occupé à manger des yeux la photo des vainqueurs accueillis chez eux en héros, il ne prêta pas attention à l'homme, revêtu d'un simple pagne, qui franchissait le seuil, la dépouille d'un pécari² en travers des épaules. Arrivé au centre du carbet, l'homme pivota sur ses talons, à la recherche d'un endroit où suspendre son chapeau.

Il trouva le portrait du Président de la République absolument parfait, puis abandonna au sol un vieux sac à dos élimé avant de s'emparer du sabre d'abattis des gendarmes.

D'un pas décidé il marcha droit vers le journal ouvert en grand au-dessus du bureau.

— Salut Jacques, dit-il en faisant glisser de ses épaules la dépouille du pécari. Je te dois combien pour la chemise et le jeans ?

— Tu ne te souviens plus ? Dix kilos de viande.

Le bruit lourd et mou d'un corps s'écrasant sur le bureau fit sursauter le gendarme.

— Païla !! Non mais ça va pas ? Enlève moi ça tout de suite !

— Une seconde..., murmura l'homme occupé à ouvrir le ventre du pécari.

— Mais arrête ! tu vas foutre du sang partout !!

— Passe-moi ton journal.

— NON !

— Comme tu voudras.

Les yeux exorbités, le gendarme regarda ce dingue de Païla sortir les tripes du ventre ouvert en grand. Une odeur nauséabonde secoua son estomac tandis que le dingue replongeait ses mains dans la bête.

— Tu veux le coeur ?

Le gendarme trouva la force de secouer la tête, une affreuse envie de vomir au bord des lèvres devant le bureau transformé en billot de boucherie par cet espèce de sauvage.

— Tu manges la cervelle ? demanda le boucher.

Jacques opina légèrement de la tête et, pour arrêter le massacre, bondit sur le sabre que Païla s'apprêtait à planter sur le bord du bureau. Pétrifié, il le regarda s'emparer du seau d'eau pour se rincer les bras du sang de l'animal, puis le vider d'un trait sur le bureau et repousser sur le bord l'eau rosie stagnante.

Le pauvre gendarme en aurait pleuré. Sa tenue, le bureau, le sol, tout était rose de sang dilué. Il gonfla ses poumons au maximum pour fondre tel un ouragan sur Païla mais le haut-parleur de la radio, en se mettant à grésiller, le bloqua dans son élan.

— *Radar-planqué-derrière-le-cocotier de "Toucan Loco" me recevez-vous ?*

C'en était trop. Il s'éjecta de sa chaise pour bondir sur le micro.

— *Toucan Loco de Maripasoula je vous reçois cinq.*

— *Salut les cocottes ! hurla le haut-parleur du poste radio dans d'affreux crépitements, heure estimée du crash sur votre poulailler dans cinquante minutes. Dégagez avec vos œufs !!*

— *Terminé*, murmura Jacques.

Il repartit s'asseoir, les épaules basses, parce que le fou était maintenant à poil.

— Tu aurais pu enfiler ton Jeans avant, non ?

— Pour mettre du sang dessus ? tu rigoles !

— Non non...

Il releva le petit cadre que Païla avait renversé, sortit un mouchoir de sa poche de poitrine et le sécha religieusement. Ce cadre, c'était sa bouffée d'oxygène quand plus rien n'allait. Comme ce matin. Il contemplait alors la photo de la Promenade des Anglais de Nice.

Voilà quatre ans, alors qu'il était heureux dans sa garnison de la Côte d'Azur, sa demande pour un poste en Outre-Mer était revenue acceptée avec la mention "Guyane". Il avait eu un choc. Personne ne lui avait mentionné qu'elle en faisait partie, sinon jamais il n'aurait tenté le coup. Et Tahiti, Bora-Bora, Pointe-à-Pitre, Fort-de-France seraient restés un rêve. Mais c'était mieux de rêver depuis Nice. Là-bas il y avait des fleurs, la Méditerranée, des filles débordantes de joie de vivre...des saisons normales et... pas de moustiques ! Ici, non seulement on crevait de chaleur entre deux interminables saisons des pluies avec la mer à trois cents kilomètres, et entre elle et lui, en guise de garrigue et de cigales, l'enfer vert avec ses serpents et trois fous : celui-ci qui posait à présent un truc informe sur sa tête, le kamikaze du ciel, et le canonneur du bar...

— C'est quoi ce truc sur ta tête ?

— Ça ne se voit pas ?

— Non.

— Mon chapeau, imbécile !

— Pourquoi pas... lâcha Jacques, intrigué en se rapprochant de Païla. La chemise qu'il lui avait vendue parce qu'il n'arrivait pas à obtenir les plis réglementaires, eh bien maintenant elle les avait.

— Comment t'as fait ?

— Le pécari ? une flèche. Une seule.

— Non, la chemise. Je te fourgue un chiffon impossible à repasser et tu appliques avec une chemise de général ! Comment t'as fait ?

Païla arrêta de boutonner sa chemise pour le regarder de travers. Ainsi ce cochon de Jacques lui avait échangé au prix fort ce qu'il ne pensait n'être qu'un

chiffon. “*Quatre kilos de bonne viande*” que ce sagouin avait réclamé.

Il reprit le boutonnage en plissant les paupières sur des yeux pleins de malice. La fourberie de son ami méritait bien une bonne blague.

— Les plis... les plis, ah oui... Entre deux feuilles de bananier, lâcha-t-il d’un air innocent.

Jacques sursauta.

— C’est ça. Fouts-toi de ma gueule. Tu ne finiras donc jamais !

— Cette fois c’est sérieux. D’abord, tu ébouillantes les feui... Oh et puis zut. Ça ne sert à rien. Chef ne te prêtera jamais sa grande gamelle.

— Chef, c’est mon problème. Alors ?

Païla expédia un sourire au poisson bien accroché.

— Donc, faut ébouillanter les feuilles, mais pas trop longtemps, disons dix minutes. Ensuite tu disposes une feuille bien à plat sur laquelle tu étales ta chemise. Tu plies le tissu là où tu veux obtenir les plis, et tu couvres avec la deuxième feuille. Pour finir tu poses une grosse pierre sur le tout.

Incrédule, Jacques fixa les plis obtenus sur la chemise du fou. Ils étaient parfaits.

— Tu es arrivé à cette perfection avec ton invention ?

— Et comment d’après toi. Tu connais un teinturier-nettoyeur dans le coin ?

— Pressing”, corrigea Jacques en repartant vers sa chaise, songeur.

Il pensait à Chef à qui il pourrait refiler le tuyau. Mais contre quoi il pourrait le lui échanger ?

Païla abandonna Jacques à ses pensées et sortit du carbet-gendarmerie pour rejoindre l’avenue du Général de Gaulle, un chemin défoncé juste assez large pour une jeep. Il doubla le carbet-église en espérant ne pas croiser le curé. Le brave homme ne manquait jamais de l’inviter à venir se confesser pour libérer son âme de ses péchés. Et lui pensait que si quelqu’un devait racheter son âme,

ce quelqu'un était loin, très loin.

Il donna un coup de pied rageur dans un caillou et accéléra le pas. Sa Jojo adorée devait tourner en rond dans son carbet comme un jaguar en cage. Le soleil chauffait dur. Il enleva son chapeau avant de transpirer du crâne. Si cela arrivait maintenant ce serait une catastrophe.

Cette année il avait eu le regrettable honneur d'être admis dans le club des quadragénaires. Et s'il avait encore tous ses cheveux, il avait découvert dernièrement qu'ils prenaient une teinte poivre et sel. Alors un peu de charbon de bois avait remédié à la chose. Par contre pour les petites rides du visage, aucune solution, sans doute les années passées sous les tropiques. Peut-être aussi à cause de toutes ces nuits passées à rêver à ce qui lui arrivait.

Et cette nuit, après s'être tourné et retourné cent fois dans son hamac, il était parti s'asseoir sur le dégrad³ de son village. Là, les pieds bien calés sur le flanc de sa pirogue, il avait attendu le jour en comptant les étoiles filantes pour ne pas devenir fou. Tant et tant de souvenirs amers trottaient dans sa tête.

D'un bon il se retrouva sous la véranda où, avec sa Jojo, ils accrochaient un hamac aux piliers pour goûter des heures durant la douceur de la nuit. Parfois, il lui rapportait dans un murmure un conte entendu dans son village jusqu'à ce qu'elle s'endorme dans ses bras.

Arrivé devant la porte, il leva le poing et toqua.

À l'intérieur on repoussa une chaise. Il entendit le cliquetis d'une culasse, puis la porte pleura prudemment sur ses gonds rouillés. Un canon d'arme automatique sortit au ralenti à l'air libre puis un buste puissant, noir et luisant de sueur apparut dans l'embrasure.

— Salut Alfred, c'est moi.

— J'vois ben qu'cé toi ! fit la voix épaisse du garde du corps, une montagne de muscles rendue encore plus dangereuse avec son M16. La pat'onne t'attend. Ent'e fit-il en relevant le canon de l'arme vers le ciel.

Païla ne se fit pas prier. Il ouvrit la porte en grand et pénétra dans la pénombre de l'unique comptoir d'achat d'or de la région.

Avant son existence, les rares orpailleurs encore en activité devaient descendre à Cayenne pour échanger leur or contre des billets. Mais voici environ deux ans, un Blanc avait débarqué ici. Il avait une balance de précision sous le bras et à ses pieds, un petit coffre-fort qui avait failli le faire couler plusieurs fois lors de la remontée du fleuve Maroni. Il chercha immédiatement un carbet aussi costaud que son coffre puis réexpédia le piroguier à St Laurent-du-Maroni prendre sa fille.

Quand elle arriva, une petite révolution secoua Maripasoula. Aussitôt le bar devint le siège social d'une nouvelle société secrète. Une pancarte avait été accrochée à la porte : *“ici on prend les paris”*. Bien entendu il ne fallut pas longtemps pour que la nouvelle remonte l'Inini et atteigne les oreilles de Païla.

Et c'est ainsi qu'il apprit que le centre des paris se prénomait Johanna, qu'elle était inabordable à cause d'un garde-du-corps, que sa côte grimpait chaque jour car elle illuminait Maripasoula par sa beauté et qu'elle achetait l'or un bon prix. Curieux, il fonça à son placer⁴ pour y prendre de quoi l'approcher et vint toquer à la porte. Impatient de découvrir la jeune fille à la beauté déjà légendaire pour savoir ce qu'il pourrait miser, et surtout sur quel célibataire de la région, il entra dans le carbet.

Une voix portée par la joie de vivre émergea de l'arrière-boutique.

— J'arriive !

Il se mit à jouer avec la petite balance de précision posée sur le comptoir et quand la voix, toute proche lui demanda ce qu'elle pourrait faire pour lui, il leva les yeux et se statufia.

Une minute plus tard, il repartait à reculons sans avoir bougé un cil ni ouvert la bouche.

Le lendemain, après une nuit blanche, il était de nouveau dans le comptoir d'achat d'or car il avait tout de même besoin de vendre des paillettes pour se procurer de l'essence sinon il devrait remonter au village à la pagaie.

La jeune fille resurgit de l'arrière-boutique après un *“j'arriive ! si beau à entendre qu'il en perdit la raison pour laquelle il était là”*.

Deux minutes plus tard, il repartait à reculons. Entre-temps Johanna n'avait pas bougé, lui non plus.

Le surlendemain, les bras cassés par son aller-retour à la pagaie, il se colla au comptoir, mais sans ses paillettes qu'il avait oubliées. Il n'avait plus qu'une idée en tête, la revoir et lui parler. Etonné de ne pas entendre son *j'arriiive* ! il se colla au comptoir en se jurant que cette fois il ne fuirait pas. Un homme sortit de l'arrière-boutique.

LE PÈRE !

Il recula sous la mauvaise surprise et ouvrit précipitamment la porte. Johanna l'attendait de l'autre côté.

— Euh, vous en avez une autre... une autre porte ? demanda-t-il au père qui le fixait avec un regard de père protecteur, c'est-à-dire avec un regard d'aigle.

L'aigle secoua son bec acéré pour dire non.

De plus en plus affolé, Païla montra le mur.

— Vous permettez ?

Sans attendre la réponse, il décloua deux planches à grands coups de pied et disparut en bégayant une vague promesse de réparation rapide.

Il courut jusqu'à une haie d'hibiscus qui bordait le chemin et ne bougea plus.

Que lui arrivait-il ? Il avait juste voulu apprécier sa beauté pour fixer le montant de son pari, pas pour en tomber follement amoureux !

— C'est plus de ton âge, mon gars. Non, ce n'est plus de ton âge...

Il ferma les yeux, comme il le faisait depuis deux jours dès qu'il retrouvait le contact rassurant de sa pirogue, pour que le visage merveilleux de la jeune fille réapparaisse devant lui.

— Je vous aime, murmura-t-il dès qu'elle se présenta avec son sourire angélique devant le mur de son front.

— Moi aussi, je vous aime, répondit alors une petite voix dans le buisson d'à côté.

Païla écrasa du plat de la main la clochette du comptoir. Dans la seconde elle était là, illuminant le carbet par sa seule présence.